

ROBERT BURTON ET DAME MELANCOLIE

d'Enzo Barillà

(traduction de l'italien par Isabelle-Béatrice Marcherat)

Moi, ce n'est pas qu'un peu que j'ai été tourmenté par cette maladie ;
dois-je dire ma Dame Mélancolie, mon Egérie ou
mon *malus genius* [mon mauvais génie] ?

(Robert Burton, *Anatomia della Malinconia*, p.56)

Au cours de l'année 1621 à Oxford en Angleterre, un important traité était mis sous presse. Son titre et le nom de l'auteur en faisaient un ouvrage curieux : « The Anatomy of Melancholy », signé par un certain « Democritus Junior ».

Le livre eut un tel succès qu'il fut ensuite réédité quatre fois du vivant de l'auteur : en 1624, 1628, 1632 et 1638. Cet écrivain était Robert Burton, un pasteur anglican issu de vieille noblesse rurale, né à Lindley (52N46, 0W53), Leicestershire le 8 février 1577 (le 18, selon notre calendrier).

Il était versé dans l'astrologie : on trouve beaucoup de références à cet art, dispersées çà et là. Comme il écrivit : « Saturne fut la planète dominante de mon horoscope et Mars, en parfaite conjonction avec mon ascendant, celle qui a le plus influencé ma nature ; de bon augure toutes les deux dans leurs Maisons, etc. » Ainsi, en partant de ces données, il a été aisé de reconstruire, le ciel natal de Burton qui, très vraisemblablement, vit le jour peu avant neuf heures du matin. Pour rédiger les brèves annotations de caractère astrologique qui suivent, je me suis basé sur cette heure : 8h55' du matin.

Un traité consacré à la Mélancolie et donc à la folie aussi.

C'est un argument vaste et très important, une entreprise titanesque à cause de la difficulté et de l'ampleur du sujet. Mais Burton y est contraint par une force à laquelle il ne peut se soustraire : « Lorsque pour la première fois je me suis chargé de cette tâche, *et quod ait ille, impellente genio negotium suscepi* [et, comme le dit Giovio, j'ai entrepris cette œuvre en répondant à une impulsion intérieure], je recherchais ceci, *velut lenirem animum scribendo* [soit] calmer mon esprit en écrivant : puisque j'avais *gravidum cor fædum caput*, une espèce d'abcès dans la tête, dont j'avais très envie de me libérer et que je ne pouvais imaginer un moyen plus efficace que celui-ci. De plus, je n'aurai pas réussi pas à me retenir parce que *ubi dolor, ibi digitus* : on doit se gratter où ça démange » (p.56)

Burton est en proie à la même impulsion créatrice qui tenailla Jung, déjà vieux, lequel se plaignait en ces termes auprès de son ami Victor White, un frère dominicain : « Peu de temps après vous avoir écrit, j'ai dû me mettre à écrire un nouvel essai dont j'ignorais encore le contenu. Il me vint à l'esprit que je devais traiter certains des points parmi les plus délicats regardant l'Ame, le Cœur, l'Ombre et – en dernier mais non le moins important – le Moi. Je n'étais pas d'accord car je voulais que ma tête se repose. J'avais récemment souffert d'une grave forme d'insomnie et je voulais rester loin des efforts cérébraux. En dépit de tout, je me suis senti obligé d'écrire à l'aveuglette, sans voir le moins du monde où j'allais. C'est seulement après avoir écrit vingt-cinq pages in folio que je commençai à me rendre compte que le Christ – non pas l'homme mais l'être divin – était mon objectif secret. J'en restai secoué parce que je me sentais entièrement inapte à une telle tâche ». (lettre du 19/12/1947)

En s'apprêtant à faire ce travail, notre homme aussi dut certainement se sentir dépassé : « Je suis sûr qu'à la fin vous serez d'accord avec moi sur le fait qu'examiner correctement cette humeur, à travers tous les membres de notre *microcosmus*, n'est pas une entreprise plus aisée que la correction des erreurs de chronologie dans la monarchie assyrienne, la quadrature du cercle ou la découverte des passages des détroits à nord-ouest et à nord-est. Il s'agit d'une découverte aussi importante que celle de l'« affamé » espagnol (Ferdinando de Quiros) auteur de *Terra Australis Incognita*, qui présente autant de difficulté que de corriger le mouvement de Mars et de Mercure, ce qui rend fous nos astronomes, ou encore que de rectifier le Calendrier Grégorien. » (p.75)

Mélancolie dérive du bas latin *melancholia* qui à son tour provient du grec *melagkholia*, composé de *melas* « noire » et *khole* « bile ». Bile noire donc. L'une des quatre humeurs toujours présentes dans le corps humain, dont dépendait la santé ou la maladie, selon la façon dont elle se combinait avec les autres. Déjà au cours du IV^e siècle A.C. on retenait qu'un excès de bile noire conduisait à la folie et Aristote consacra le XXX^e livre des « *Problemata* » à cet argument. C'est une véritable monographie sur la bile noire.

Burton écrit sur la mélancolie parce qu'il la connaît bien, non pas en tant que théoricien pédant mais comme quelqu'un qui l'a éprouvée lui-même. « En ce qui me concerne, peut-être puis-je affirmer avec Mario dans Sallustio : « Ce que les autres entendent ou ce qu'ils lisent, je l'ai entendu et je l'ai moi-même mis en pratique ; ceux-là tirent leur savoir des livres, moi je le tire de ma mélancolie. » Et il ajoute ironiquement : « *Experto crede Roberto* [Crois en Robert, qui est un expert !] Moi je peux parler par expérience, *aerumnabilis experientia me docuit* [une expérience douloureuse m'a apprivoisé] et je peux affirmer avec Didon : *Haud ignara mali miseris succurrere disco*, « j'aiderais les autres par sympathie » (p.57)

Robert Burton connut très tôt la dureté de l'instruction de cette époque administrée par des professeurs tyranniques dont les méthodes laissèrent en lui une empreinte ineffaçable. Après la grammar school, à l'âge de seize ans il s'inscrit au très sévère Brasenose College d'Oxford où il restera pendant six ans, parlant uniquement latin vu que l'usage de l'anglais était interdit. Il passe ensuite au Christ Church College de la même Académie où il demeurera toute la vie. Il passe d'abord le Bachelor of Arts, puis le Master of Arts. En 1614 il obtient son baccalauréat en théologie et le permis de prêcher (mais sa carrière ecclésiastique sera modeste : il deviendra d'abord vicaire de l'église de Saint-Thomas, puis en 1622 lui sera confiée la charge de Walesby et le bénéfice paroissial de Seagrave en 1630), mais son activité principale reste la passion pour l'étude. Il commence la rédaction de l'*Anatomie de la Mélancolie*. En 1616 on vote pour le célibat ; il remplit les fonctions de « tutor » au Christ Church College où en 1626 il sera nommé bibliothécaire. Il meurt à Oxford le 25 janvier 1640 (le 4 février selon le calendrier grégorien) en laissant sa bibliothèque, comprenant deux mille volumes, à la prestigieuse Bodleiana. Il avait fait son testament au mois d'août 1639, affirmant que même s'il était en bonne santé, la mort aurait bientôt frappé à sa porte. Il abandonne ce monde avec une pointe d'ironie : il veut qu'on grave sur sa pierre tombale : « *Paucis notus, paucioribus ignotus, hic jacet Democritus Junior cui vitam dedit et mortem melancholia* » [Connu de peu, mais de moins encore ignoré, ci gît Democritus Junior auquel la mélancolie donna la vie et la mort].

Sa vie est pauvre d'évènements (*le désespoir du biographe*, remarque Jean Robert Simon désolé) ; En parlant de soi-même il écrit : « J'ai vécu une vie silencieuse, sédentaire, solitaire, retirée, *mihi et musis* [pour moi et pour mes études] à l'université, presque comme Xénocrate à Athènes, *ad senectam fere* [presque jusqu'à la vieillesse] pour apprendre la sagesse comme il le fit, complètement immergé, la plupart du temps, dans mes études. » (p.51)
« Je ne suis ni riche ni pauvre : *nihil est, nihil deest*, j'ai peu, je n'ai besoin de rien : tout mon trésor est dans la tour de Minerve. Puisque je n'ai jamais réussi à améliorer ma position, je ne dois rien à personne, je reçois ce qui m'est nécessaire (laus Deo) de mes nobles et généreux protecteurs bien que je vive encore comme un étudiant au collège comme Démocrite dans son petit potager, et que je conduise une vie monacale, *ipse mihi theatrum* [spectacle qui me suffit à moi-même] loin des agitations et des préoccupations du monde. [...] Au milieu des splendeurs et des misères du monde

– joie, orgueil, doutes et soucis, honnêteté et scélératesse ; sagacité, malhonnêteté, franchise et loyauté, tout mélangés – moi je continue mon chemin *privus privatus* [dans un complet isolement]. Comme j’ai vécu jusqu’à maintenant, ainsi entends-je continuer *statu quo prius*, avec ma vie solitaire et au milieu de mes préoccupations domestiques, à part quelquefois, *ne quid mentior* [pour vraiment tout vous dire], comme Diogène qui se rendait en ville et Démocrite qui allait au port pour voir les nouveautés, moi je vais dehors pour me changer les idées, j’observe le monde et je ne peux m’empêcher de faire quelques petites considérations, *non tam sagax observator, ac simplex recitator* [pas tant pour faire de dures critiques que pour rapporter simplement les faits], non pas pour ridiculiser ou rire comme eux, mais plutôt avec un mélange de participation. » (p.52, 54)

Anthony Wood (1632-1695), antiquaire querelleur et historien passionné par les événements d’Oxford, nous transmet les notes suivantes sur Burton : « C’était un mathématicien très précis, qui rédigeait des horoscopes par curiosité, un érudit, un philologue et quelqu’un qui connaissait bien l’évaluation. Beaucoup de gens le considéraient comme un chercheur sévère, qui dévorait les livres, une personne mélancolique et facétieuse et certains autres, qui le connaissaient bien, le considéraient un homme d’une parfaite honnêteté, d’une grande transparence, plein de charité. Plusieurs vétérans du Christ Church affirment, je l’ai ai entendu moi-même plusieurs fois, que la compagnie de Burton était des plus aimables, éveillées, empreinte d’un esprit jeune et qu’il n’y avait personne, en ce temps-là, qui susse le dépasser dans l’habileté et dans la rapidité avec lesquelles il intercalait des vers de poètes et des citations classiques dans la conversation. Et, puisque ceci était alors à la mode à l’université, sa compagnie n’en était que plus appréciée ». (*Athenæ Oxonienses*, 1691-1692)

Les portraits de lui qui nous sont parvenus nous le dépeignent comme un homme robuste, grassouillet, avec une barbe châtain foncé bien soignée. Il avait de grands yeux au regard ironique, un front haut et large qui révélait intelligence et bonne mémoire, un nez énergique, une bouche décidée et têtue quoique adoucie par une lèvre inférieure assez indulgente.

Burton avait une mémoire prodigieuse et une culture illimitée : humaniste d’abord mais scientifique également. Dans les années 20, Sir William Osler définit « *Anatomie de la mélancolie* » comme étant « le plus grand traité de médecine écrit par un laïc ». Jean Starobinski le considère « une somme : toute la « physique », toute la médecine, toutes les opinions morales, une grande partie de l’héritage poétique de la tradition greco-latine et chrétienne, nous sont offertes à travers des allusions, des fragments, des échantillons cousus pièce par pièce. Ceci dispensera les lecteurs pressés de recourir aux classiques : ce livre contient une bibliothèque tout entière. »

Nous trouvons par ailleurs, enchâssé dans l’introduction, un texte de Burton sur l’utopie, objet de commentaire pour de nombreux chercheurs durant ces quarante dernières années.

Après des divagations prolixes et labyrinthiques, notre homme expose finalement son programme avec clarté : « Dans le traité suivant je me fixe le but de faire l’anatomie de l’humeur mélancolique, de ses aspects et des différentes espèces – si elle est un état d’âme ou une maladie courante – et je le fais d’un point de vue philosophique et scientifique pour en indiquer les causes, les symptômes et les différents remèdes, afin qu’on puisse mieux l’éviter. » (p.167)

Mais pourquoi tant d’attention pour ce mal ? L’écrivain, maintenant dans le rôle de pasteur des âmes, observe avec gravité : « je suis poussé à cela par la grande diffusion de ce mal et par l’envie de faire du bien. « Maladie fréquente de nos jours » observe Mercuriale. « C’est une maladie si fréquente en ces temps pitoyables – dit Laurentius – que rares sont ceux qui n’en souffrent pas douloureusement ». Elia Montaltus, Melanchthon, ainsi que d’autres, exprime le même jugement. Giulio Cesare Claudino la nomme « origine de toutes les autres maladies, si fréquente à notre époque insensée que c’est à peine si une personne sur mille réussit à en être indemne » ; il s’agit de cette humeur splénique hypocondriaque qui provient de la rate et des reins. Puisqu’elle est donc une maladie si diffuse et si douloureuse, je ne vois pas d’autre façon de me rendre utile et d’employer au mieux mon temps que celle d’indiquer des moyens pour prévenir et soigner un mal universel et tellement épidémique qu’il déchire le corps et l’esprit. » (p.168)

Rien n'y échappe. Hommes, végétaux, animaux, royaumes, provinces et corps politiques sont touchés. Mais il faut distinguer ; Burton s'occupe d'un état pathologique, pas d'un état naturel comme on peut le rencontrer dans certains minéraux, plantes et animaux. Et il ne manque pas de nous transmettre son catalogue. « Je ne parle pas de ces créatures qui sont « saturnines », mélancoliques par nature, comme le plomb ou autres minéraux similaires ou bien de ces plantes comme la rue, le cyprès etc. et de l'ellébore même dont parle Agrippa, des poissons, des oiseaux et des animaux comme les lièvres, les lapins, les loirs etc., les hiboux, les chauves-souris oiseaux de nuit, mais de cette qualité artificielle perçue en chacun d'eux. »

Parmi les causes premières de la mélancolie, l'auteur met aussi en évidence les étoiles et les planètes auxquelles il consacre une grande partie de la sous-section n°4 du livre I, section 2, première partie. En s'appuyant sur l'autorité en la matière de Melanchthon, Gioviano Pontano, Cardano et beaucoup d'autres grands astrologues, Robert Burton déduit qu'une des causes de la mélancolie est à rechercher dans la forte influence de Saturne, soit dans l'horoscope radical que dans les révolutions et les transits. La mélancolie la plus « généreuse », comme celle d'Augusto, découle de la conjonction Jupiter-Saturne en Balance ; la plus « mauvaise », comme celle de Catilina, dérive de l'union Lune-Saturne en Scorpion (d'après Melanchthon). Mercure en Vierge ou en Poissons à l'ascendant, irradié par le carré de Saturne ou de Mars rendra le natif fou ou mélancolique ; celui qui aura, au moment de sa naissance, Saturne culminant et Mars en IVe Maison sera mélancolique mais passible de soin si Mercure les regarde avec bienveillance ; si à l'heure de la naissance la Lune se trouve en conjonction ou en opposition au Soleil, à Saturne ou à Mars, ou se trouve au carré de ceux-ci, cela annonce de nombreuses maladies, plus spécialement à la tête et au cerveau qui seront très vraisemblablement touchés par des humeurs nocives et les natifs seront mélancoliques, lunatiques ou fous (d'après Gioviano Pontano). Burton objecte, contre d'éventuels contestataires : ce que je rapporte ne vient pas de bohémiens et d'escrocs des rues mais des textes de médecins et de philosophes respectables, dont certains sont encore vivants, de professeurs de religion appartenant à des universités fameuses, tout à fait en mesure de justifier pleinement ce qu'ils affirment et de prévaloir sur tout chicaneur et tout incompetent.

Au début du convaincant traité sur la mélancolie d'amour, notre auteur écrit textuellement : « Les causes les plus éloignées sont les astres. Ficino affirmait que ceux qui ont Vénus en Lion dans leur horoscope ou bien un aspect Lune-Vénus ou encore qui sont de nature vénusienne, manifestent un penchant plus marqué pour cette brûlante luxure. Plutarque interpréta de façon astrologique cette histoire de Mars et de Vénus, et celui qui, dans son horoscope, a une conjonction Mars-Vénus, sera lascif. S'il s'agit d'une femme, elle sera dévergondée. Ainsi que l'admet la commère de Bath dans Chaucer :

*J'ai suivi mon inclination
En vertu de ma constellation*

Mais parmi tous les aphorismes astrologiques que j'ai eu l'occasion de lire, celui de Cardano est le plus mémorable. Pour autant qu'il ait été âprement critiqué par Marinus Marcennus, frère insolent, et par certains autres, il me paraît explicite, honnête, simple et ingénieux. Dans le huitième horoscope qu'il cite comme exemple, il dit de soi-même : « la conjonction Vénus-Mercure dans la gloire de Saturne me fera penser avec une telle intensité aux choses de Vénus que je ne trouverai pas de paix. » (*Anatomy of Melancholy*, vol. III, p.58-59. La traduction de l'anglais est de moi, celle du latin est de Attilio Brillì & Franco Marucci)

Si nous examinons maintenant le thème natal de Robert Burton, du point de vue de l'astrologue contemporain, nous notons d'emblée certaines indications claires – de destinée et de tempérament - qui se confirment ponctuellement, soit au sein des données biographiques que dans sa célèbre *Anatomy of Melancholy*.

Saturne se trouve très haut au MC dans son domicile zodiacal du Capricorne ;
Mars est « assis » sur l'Asc. , lui aussi dans son propre domicile du Bélier ;
Le Soleil et Mercure sont étroitement conjoints en Verseau et en XIIe Maison.

Le sujet est donc – in primo – un fils de Saturne. Dans son célèbre « Dizionario di Astrologia », Henri J. Gouchon nous offre, pour un saturnin, le portrait théorique suivant : « [...] l'intelligence de ce type se caractérise par sa profondeur, par son aptitude à la réflexion et à la concentration. La compréhension et l'assimilation ne sont pas instantanées mais les leçons acquises s'impriment profondément, de façon durable, ainsi le saturnin dénote une mémoire surprenante même à l'âge mûr. Très minutieux dans les études, très patient, il insiste sur les points difficiles, il s'acharne pour surmonter les difficultés et réussit à être compétent dans sa spécialisation. Il est plus ou moins convaincu que pour réaliser une œuvre de longue haleine, qu'elle soit d'ordre philosophique ou scientifique, sera nécessaire une coloration saturnine et plus particulièrement lorsqu'il s'agit de poursuivre des recherches pendant des lustres. [...] Il sera doué pour les mathématiques et toutes les sciences exactes [...] C'est certainement la configuration planétaire la moins favorisée pour ce qui concerne la vie amoureuse [...] Dans les destins les plus courants le saturnin pourra épouser la carrière religieuse (mais ceci était plus valable dans le passé que maintenant), devenir un grand agriculteur, un agronome, un architecte, un bibliothécaire [...] (p. 716, 717) Puis en commentant la position de l'astre dans son domicile du Capricorne il affirme : « Cette combinaison forme les travailleurs ou les chercheurs minutieux et patients qui sont capables de consacrer une vie entière à l'exécution d'un plan, même s'ils ne reçoivent aucun encouragement. » (p. 714)

Je rappelle à ce sujet qu'il y a bien 814 notes apposées par Burton sur la seule introduction de son traité. Elles se montent à plusieurs milliers si l'on considère l'œuvre dans son entier. Giacomo Leopardi, qui était lui-même un grand saturnin, avait accompagné son œuvre « *Storia dell' astronomia dalla sua origine fino all'anno MDCCCXIII* » écrite à l'âge de 15 ans, de bien 2.187 notes et d'autres exemples ne manquent pas ...

La conjonction Soleil-Mercure en XIIe Maison est de facile interprétation : l'intelligence est sans doute vive, mais la vie du sujet est empreinte de repliement et de limitation. La Maison en question se réfère traditionnellement « aux monastères et aux collèges dirigés par des religieux, aux longs séjours dans des maisons de santé, aux ségrégations en cellules, aux lieux isolés, à la vie retirée » (1). Sementovsky-Kurilo affirme : « Occupée par le Soleil elle annonce une vie qui se passera dans un contexte clos ou bien il pourra y avoir un renoncement volontaire aux rapports avec le monde externe (cloître) ; [...] n'en demeure pas moins le danger de l'éloignement des chemins mouvementés de la vie. » (2)

A première vue, il paraît plus difficile d'expliquer Mars en Bélier, étroitement conjoint à l'Ascendant entre la fin de ce même bélier et le début du Taureau.

Nous savons que cette position est indice d'un naturel impulsif et souvent agressif, ce qui se concilie mal avec ce que nous savons sur le tempérament mélancolique de Burton qui cependant – comme nous avons déjà vu ci-dessus – nous confesse d'avoir subi fortement l'influence de la belliqueuse planète.

Et en effet la nature martiale de l'écrivain s'exprime entièrement au travers de sa plume tranchante et de son ironie à la limite du sarcasme. La plume est l'épée avec laquelle le mélancolique pasteur anglican assène des coups terribles qui n'épargnent personne.

Au sujet de ses collègues écrivains, Burton dit : « [...] ils truffent leurs maigres livres avec le gras des œuvres des autres. *Inediti fures* [voleurs illettrés] etc. Une faute que tous les écrivains reconnaissent en tant que telle, comme je fais moi-même en ce lieu, mais de laquelle cependant ils sont eux-mêmes coupables, *trium literarum homines* (hommes de trois lettres, *fur* = voleur, N. d.

A) ils sont tous voleurs. Ils chipent dans les œuvres des auteurs classiques pour remplir leurs nouveaux commentaires ; ils écroulèrent les porcheries de Ennio et le puits de Démocrite, comme je l'ai fait moi-même. C'est pour cela que « non seulement les bibliothèques et les boutiques sont pleines de nos paperasses putrides mais le sont aussi les goguenots et les latrines », *Scribunt carmina quae legunt cacantes.* » (Burton a omis la traduction de cette phrase, qui pourrait rendre à peu près ceci : ils écrivent des vers qu'on lit en déféquant) (p.58, 59).

A propos des magistrats il affirme : « Voir un agneau supplicié, un loup prononcer des sentences, *latro* [un ravisseur] appelé en justice *e fur* [un voleur] assis sur le siège ; le juge punir sévèrement les autres et se comporter pire lui-même, *eundem furtum facere et punire, rapinam plectere, cuum sit ipse raptor* [le même homme commettre le vol et le punir, punir un enlèvement et être soi-même un ravisseur !] (p.102)

Et que penser des avocats ? « qui maintenant se sont multipliés comme autant de sauterelles, non pas les pères mais les pestes du pays et pour la plupart une engeance d'hommes superbes, mauvais, arides, querelleurs *crumenimulga natio* etc. un groupe de soutireurs-d'argent, une compagnie de causeurs, de vautours avec la robe, *qui ex injuria vivent et sanguine civium* [qui vivent en dérobant et en tuant leurs concitoyens], voleurs et sème-discordes. Ceux-là sont pires que n'importe quel pilleur des rues *auri accipitres, auri exterebronides, pecuniarum hamiolae, quadruplatores, curiae harpagones, fori tintinnabula, monstra hominum, mangones* etc. : ils se chargent de faire la paix alors qu'en vérité ils ont les vrais perturbateurs de notre paix, une compagnie de gens avides, sans religion, des encaisseurs vampires et oppressants, (je veux dire nos communs et avides avocaillons, *rabulas forenses*, qui aiment et honorent simultanément nos bonnes lois, nos dignes avocats qui sont autant d'oracles et de pilotes du bon gouvernement) » (p.126)

Il y en a en abondance aussi pour les poètes, les recteurs, les orateurs, les amoureux, les libraires, les catholiques et les protestants, les politiciens.

Cher lecteur, je conclus ici mes notes sur cet extraordinaire auteur en espérant avoir réussi à solliciter ta curiosité et donc à te pousser à naviguer sur la *mare magnum* de l'Anatomie de la Mélancolie. Et avec Roberto, je proclame que : « Je crains les critiques des hommes de valeur et je soumetts le fruit de mes travaux à leur bienveillante attention, *et linguas mancipiorum contemno* [je méprise les discours des esclaves] »

NOTE

- 1) Angelo BRUNINI, *L'avvenire non è un mistero*, Roma, 1980, p.158
- 2) Nicola SEMENTOVSKY-KURILO, *Carattere e destino*, Hoepli, Milano, 1946, p.91

BIBLIOGRAPHIE

- Robert BURTON, *Anatomia della malinconia*, tascabili Marsilio, Venezia, 1994.
Préface de Jean Starobinski. Traduction de l'anglais par Giovanna Franci ; traduction du français de l'essai de Jean Starobinski par Francesco Fonte Basso.

Malheureusement ce livre ne reporte que l'introduction du texte d'origine.

Par ailleurs, la troisième partie du traité (privée de la section 4, *Mélancolie religieuse*) a été traduite

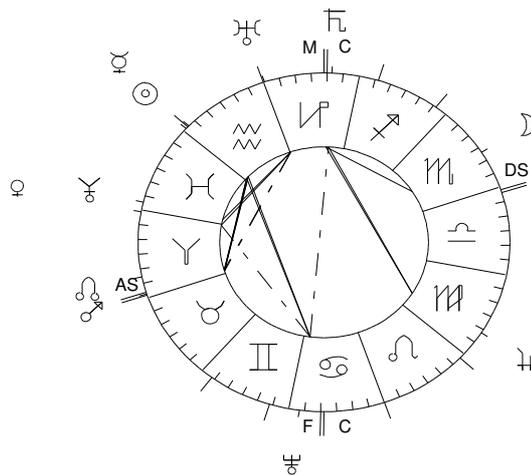
sous le titre : *Malinconia d'amore*, Rizzoli, Milano, 1981. Préface d'Attilio Brilli.
Je dois malheureusement constater de nombreuses imperfections et raccourcis dans la traduction d'Attilio Brilli et Franco Marucci.

Quand l'origine n'est pas spécifiée, les citations que je reporte se réfèrent toutes à l'édition Marsilio.

L'édition anglaise en trois volumes s'intitule *The Anatomy of Melancholy* dans la collection Everyman's Library, J.M. Dent & Sons, Ltd., Londres, (1932) 1968, basée sur la VIe édition collationnée avec la Ve. Introduction de Holbrook Jackson.

- Angelo BRUNINI, *L'avvenire non è un mistero*, Roma, 1980 (publié personnellement)
- Henri J. GOUCHON, *Dizionario d'astrologia*, SIAD, Milano, 1980
- Nicola SEMENTOVSKY-KURILO, *Carattere e destino*, Hoepli, Milano, 1946.

Robert Burton



Lindley, 18/ 2/ 1577
alle ore 8.55